

l'église de Sainte-Marie Majeure; un moine de Venise, qui venait de parvenir au cardinalat, lui vendit son vote cinq mille ducats d'or, et la promesse de passer une nuit avec Lucrèce, fille de Borgia, ce à quoi il consentit! Roderic ayant ainsi acheté tout le sacré collège, fut proclamé souverain pontife, sous le nom d'Alexandre VI.

« Enfin, s'écria-t-il, je suis donc pape! le vicaire du Christ » sur la terre!

» Oui, saint-père, répondit Sforce: vous l'êtes très-canoniquement, et nous espérons par votre élection avoir » donné le repos à l'Église et la joie à la chrétienté, parce » que vous avez été choisi par l'Esprit saint, comme le plus » digne de tous nos frères. »

Roderic répliqua: « Quoique le fardeau dont nous sommes » chargé soit accablant, nous espérons que Dieu nous accor- » dera, comme à saint Pierre, la force de le soutenir glo- » rieusement. Nous ne doutons pas non plus de l'appui que » nous trouverons dans le concours de vos lumières et sur- » tout dans votre obéissance, qui sera telle, nous l'espérons, » que nous n'aurons jamais à vous rappeler que le troupeau » du Christ doit avoir une soumission aveugle pour le prince » des apôtres. »

Ensuite il se revêtit des ornements pontificaux, et se saisit de la tiare avec tant d'empressement, que le cardinal de Médicis ne put s'empêcher de dire à Lorenzo:

« Je crains bien, mon frère, que nous ne soyons livrés au » loup le plus vorace qui soit au monde; et sans aucun doute » il nous dévorera, si nous ne prévenons ses morsures par une » prompte fuite. »

Dès que les cérémonies de l'intronisation et de la chaise percée eurent été accomplies, le nouveau pontife donna sa bénédiction au clergé et rentra triomphalement au palais. Sur son passage, toutes les rues avaient été tapissées de riches tentures et couvertes de fleurs; les places publiques avaient été pavisées de drapeaux, et la foule stupide faisait retentir l'air de ses acclamations.

Dans les différentes cours d'Europe on partagea l'engouement des Romains, et tous les princes chrétiens envoyèrent des ambassades solennelles au pape pour le complimenter sur son exaltation.

Ferdinand, roi de Naples, fut le seul qui pressentit les infamies de ce règne, et qui s'abstint d'aucun acte de déférence envers Alexandre VI. Il avait malheureusement prévu ce qui devait arriver; car Roderic Borgia, devenu pape, ne mit plus de frein à ses passions; il foula aux pieds toutes les lois divines et humaines; il dévoila le mystère de ses monstrueuses amours; il installa audacieusement dans le Vatican sa maîtresse, sa fille Lucrèce et ses autres enfants; enfin il se montra tel qu'il était, avare, fourbe, implacable, débauché, cruel ou plutôt féroce; car Paul Langius affirme qu'il transforma Rome en abattoir. Qu'avait-il à redouter? ne venait-il pas d'être proclamé Père suprême des fidèles, roi des rois, vicaire de Dieu sur la terre, pontife infallible!!.

Ce qui dominait dans l'esprit d'Alexandre VI, c'était une ambition démesurée pour l'élévation de ses bâtards. A peine assis sur le trône apostolique, il les combla d'honneurs et de richesses; Francesco, l'aîné de ses enfants, fut créé duc de Candie et prince de Bénévent; il nomma cardinal et arche-

vêque de Valence en Espagne, César, son second fils, qui était après Lucrece l'objet de sa plus tendre sollicitude, et dont les caresses infâmes avaient le pouvoir de faire tressaillir le cœur gangrené du vieux pape. Mais ces distributions de titres et de dignités n'étaient pour sa Sainteté que les préliminaires d'un immense projet qu'il avait conçu. Son ambition convoitait pour ses bâtards la souveraineté de Naples, de Venise, de Florence, de l'Italie entière; aussi ne rêvait-il que victoires et conquêtes, et cette pensée l'avait déterminé à prendre le nom d'Alexandre, qui lui rappelait le plus grand conquérant de l'antiquité.

L'Italie, cette magnifique contrée si bien partagée du ciel, quoique dégénérée et déchue de son antique splendeur, était encore le but constant de la convoitise de tous les souverains de l'Europe, qui y multipliaient des troubles sans fin et des divisions intestines. Il est vrai que la situation du pays se prêtait merveilleusement à prolonger les luttes incessantes et les guerres civiles qui surgissaient de tous les côtés au moindre froissement d'amour-propre entre les petits princes ou les républiques italiennes.

Du besoin de maintenir l'indépendance respective de chaque état, il était résulté une politique raffinée qui enlaçait l'Italie et faisait plier les peuples sous un joug insupportable. Venise se distinguait entre toutes les villes par son gouvernement oligarchique, mêlé de nobles et de commerçants; son conseil des dix avait poussé si loin l'art de tromper les peuples, et de faire servir les hommes à la satisfaction et au bien-être d'une caste privilégiée, que depuis, ni avant, personne ne peut dire les avoir surpassés dans l'art de duper

les hommes; et pour caractériser cette époque, il suffit de dire qu'elle vit fleurir Machiavel, cet abominable précepteur des tyrans.

La sérénissime république de Venise avait, comme le saint-père, des vues ambitieuses, des projets à réaliser; ses regards se tournaient sans cesse vers la Romagne, dont elle possédait déjà une grande partie, et vers le duché de Milan, fief de l'empire, gouverné alors par le faible Jean Galéas, sous la tutelle de son oncle, l'ambitieux Louis Sforce; elle songeait à lui enlever les états de Parme, de Plaisance et celui de Gênes, placés sous la dépendance des Milanais; et même, quoique sans l'avouer, elle prévoyait le moment où la république de Florence, fatiguée d'obéir aux Médicis, viendrait se réunir à Venise. D'autre part, le royaume de Naples, qui seul par son importance eût pu exercer une salutaire influence sur les autres états, se trouvait dans la position la plus critique, par suite de la haine nationale dont son roi était l'objet. Ainsi, de tous les côtés l'Italie menaçait ruines, et Venise, la souveraine de l'Adriatique, espérait bientôt orner son diadème des fleurons des autres couronnes. Rome même ne lui portait pas ombre, et elle regardait tranquillement s'agiter dans la ville pontificale les successeurs de l'Apôtre et leurs processions de mignons, de bâtards et de courtisanes.

Cependant la papauté devait apprendre aux Vénitiens, si orgueilleux de leur grandeur, que Dieu se joue des combinaisons des hommes; et ce qui semblait devoir amener infailliblement la ruine des papes, ce double caractère de roi et de prêtre qu'ils avaient réuni en leurs personnes, devint

entre les mains d'Alexandre VI un levier puissant dont il se servit pour abattre l'édifice formidable de cette république.

Peu à peu, Roderic Borgia, sans avoir même besoin de recourir aux armes temporelles ni aux foudres spirituelles, et par le seul fait de sa marche prudente et machiavélique, triompha de Venise et rétablit la prépondérance du saint-siège en Italie. On doit convenir pourtant qu'il eut fort à faire; car le long séjour des papes dans Avignon, les tentatives multipliées de révolte du peuple romain, les concessions obtenues par les barons-vicaires du saint-siège, soit des empereurs, soit des pontifes, avaient considérablement diminué les domaines de l'Église et les revenus du trésor apostolique. Alexandre appliqua d'abord tous ses soins à rétablir l'intégrité des états pontificaux, et il y parvint avec une administration ferme et active. Ensuite il songea à renverser l'autorité des petits princes ses voisins, parmi lesquels on distinguait les Bentivogli de Bologne, les Malatesta de Rimini; les Manfredi de Faenza; les Colonna d'Ostie, les Montefeltri d'Urbino; enfin les Vitelli, les Savelli et plusieurs encore qui possédaient de riches provinces.

Toutefois, avant de commencer la lutte contre toutes ces familles, le pape voulut se créer des appuis redoutables en contractant des alliances avec des princes puissants. Il s'adressa d'abord à Ferdinand, souverain de Naples, et profitant de la terreur que lui inspiraient les armements du roi de France, qui se préparait à envahir son royaume, il lui fit offrir le secours d'une armée, sous la condition que son fils Alphonse, duc de Calabre, donnerait sa fille en mariage au plus jeune des bâtards du saint-père, avec un douaire dans

le royaume de Naples. Sa proposition ayant été repoussée en termes insultants, Alexandre tourna ses vues d'un autre côté, et forma une ligue défensive avec le tuteur de Jean Galéas, duc de Milan, et la sérénissime république. C'était une affaire difficile à conclure qu'une alliance entre Rome et Venise; cependant, grâce à l'habileté des négociations d'Alexandre, les résistances furent vaincues, et le traité fut signé entre la république, la cour de Rome et le duché de Milan.

Alphonse de Calabre et Pierre de Médicis, effrayés des conséquences d'une ligue qui menaçait l'existence politique des autres états, cherchèrent à la détruire: dans ce but, ils accueillirent avec joie les propositions de Fabricio Colonna, de Prosper, son frère, et du cardinal de Saint-Pierre aux Liens, ennemis déclarés du pontife, qui s'engageaient à livrer Rome, à l'aide du parti des Guelfes et de la faction des Ursins, si l'armée d'Alphonse pouvait dans trois jours se présenter sous les murs de la ville sainte.

Le vieux roi Ferdinand, dans sa prudente prévision, s'était prononcé contre ce projet, et voulait même faire la paix avec Alexandre à quelque prix que ce fût; malheureusement la mort vint le surprendre au moment où il renouait des négociations avec le pape. Sans aucun doute sa Sainteté se fût montrée très-peu exigeante pour un nouveau traité, puisque déjà les intérêts opposés des parties contractantes avaient amené de graves discussions entre la cour de Rome et les Vénitiens. Plus tard, lorsque le nouveau roi de Naples eut été informé que la France était entrée dans la ligue, il voulut réparer la faute qu'il avait faite, et reprit les négociations

commencées par Ferdinand avec la cour de Rome; seulement les conditions n'étaient plus les mêmes; et son orgueil, qui précédemment s'était révolté à l'idée de donner la main de donna Sancia sa fille au jeune Guifry Borgia, fut obligé de se plier aux exigences de sa position, et il envoya offrir au saint-père de consentir au mariage projeté, de donner aux jeunes époux la principauté de Squillace et le comté de Cariati, de faire à César une riche dotation en bénéfices, et à François, duc de Candie, une pension de cinq mille ducats, avec l'expectative d'occuper une des premières charges du royaume et de prendre le commandement des armées. Ces offres du roi furent acceptées par sa Sainteté, qui demanda préalablement dix mille ducats, dont elle avait le plus pressant besoin.

Des fêtes et des réjouissances publiques eurent lieu à Rome à l'occasion du mariage de Guifry Borgia; et le saint-père déploya une telle magnificence en cette circonstance; qu'il mit entièrement à sec le trésor de l'Église. Alors il eut recours aux expédients qu'emploient d'ordinaire les papes et les rois pour remplir leurs coffres; il augmenta les impôts et pressura les malheureux peuples; ensuite il essaya d'une nouvelle publication de croisade; et ce qui paraîtra incroyable, c'est qu'après avoir été volés pendant quarante années par les papes, sous le prétexte de guerres contre les Turcs qui n'avaient jamais eu d'exécution, les chrétiens stupides apportèrent encore des sommes énormes au Vatican, et vinrent alimenter le luxe fastueux des bâtards d'Alexandre et de sa chère Lucrèce.

Ce fut à cette époque, dans l'année 1492, qu'eut lieu un

événement extraordinaire, la découverte d'un nouveau continent par le célèbre Christophe Colomb; et presque en même temps le Portugais Vasco de Gama, continuant les découvertes de Henri le Navigateur, de Covellas et de Barthélemy Diaz, doublait le cap Bonne-Espérance, touchait aux Indes par le canal Mozambique, et changeait entièrement la marche et la forme du commerce du monde.

Les Portugais avaient suivi de près les Espagnols sur le continent découvert par Colomb, et leur disputaient cette riche proie les armes à la main. Cependant, comme l'intérêt leur faisait une loi de ne point donner trop d'éclat à leurs querelles, le roi de Portugal Jean II et Ferdinand V le Catholique convinrent de s'en rapporter au jugement du pape pour établir les limites de leurs nouveaux empires.

Alexandre VI consentit à être le médiateur de la paix entre les deux parties; il traça une ligne qui passait par les îles des Açores en joignant les deux pôles; et il décréta, en vertu de son omnipotence universelle, que tous les pays qui seraient en deçà de cette ligne, c'est-à-dire les Indes occidentales ou l'Amérique, appartiendraient au roi d'Espagne, et ceux qui seraient au delà, c'est-à-dire les Indes orientales et les côtes d'Afrique, appartiendraient aux rois de Portugal. Sa Sainteté ne mettait d'autre condition à ce magnifique don que le paiement immédiat d'une forte somme d'argent, et l'engagement pour les Espagnols et pour les Portugais de convertir, de gré ou de force, les habitants au christianisme. Soixante ans après la publication de cette bulle, les exécrationnelles missionnaires espagnols avaient égorgé quinze millions de victimes dans le Nouveau-Monde pour obéir au pape!

Dès qu'Alexandre eut réparé les pertes de son trésor avec les produits de la croisade, il s'occupa de faire conclure le mariage de sa fille avec Jean Sforce, seigneur de Pesaro; et comme elle avait été fiancée dès son enfance avec un gentilhomme aragonais, il la releva de ses serments, en vertu de son pouvoir apostolique.

« Pour ce mariage il y eut des fêtes et des orgies dignes de » madame Lucrece, dit Étienne Infessura. Le soir, sa Sainteté, le cardinal Borgia, le duc de Candie, quelques courtisans et plusieurs nobles dames firent un souper, où parurent des histrions et des danseuses qui représentèrent des comédies obscènes, à la grande joie des convives.

» Sur le matin, Alexandre VI conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale, au milieu de laquelle avait été élevé un lit somptueux sans courtines. Là, ajoute l'historien, il se passa des choses tellement révoltantes, qu'on ne peut les traduire en aucune langue. Le saint-père remplît les fonctions de matrone auprès de sa fille; Lucrece, cette Messaline qui, avant même d'être femme, avait été initiée aux plus horribles débauches par son père et par ses frères, joua l'innocence pour prolonger les obscénités de cette comédie, et le mariage se consumma en présence de la famille pontificale!!! »

Alexandre avait consenti à marier sa fille parce qu'il était alors dominé par une nouvelle passion pour une jeune fille nommée Giulia la Belle, sœur d'Alexandre Farnèse, que ce misérable lui avait prostituée pour acheter le pardon d'un crime de faux. Plus tard Farnèse obtint le chapeau de cardinal; et nous le verrons occuper à son tour la chaire de

l'Apôtre, sous le nom de Paul III. Telle est l'origine de la grande fortune des Farnèse, avec lesquels s'allièrent les premières familles souveraines de l'Europe.

Après son mariage, madame Lucrece refusa de suivre le seigneur de Pesaro dans sa principauté, et habita comme par le passé le palais du Vatican. « Elle ne quitta plus la » chambre du saint-père, tant de jour que de nuit, » ajoute Burchard, le maître des cérémonies d'Alexandre, qui enregistrerait naïvement, heure par heure, tout ce qui se faisait à la cour pontificale.

Alexandre VI accordait à sa fille chérie non-seulement toutes les grâces qu'elle demandait, mais encore il lui avait donné la surintendance du gouvernement de l'Église. C'était Lucrece qui assistait à l'ouverture des lettres, à l'expédition des affaires; c'était elle qui convoquait le sacré collège; et souvent, à la suite d'une orgie, elle présidait le conseil des cardinaux en costume de bacchante, la gorge nue, le corps à peine couvert d'un vêtement de mousseline. Dans cet état, elle mettait en délibération des sujets de luxure, et n'avait pas honte de donner et de recevoir devant eux des caresses tellement impudiques, que Burchard lui-même, habitué à voir tant de choses, s'écrie en rapportant ce fait: « Horreur! ignominie! scandale!!! »

Dans un autre passage de son journal il raconte le trait suivant: « Aujourd'hui, le saint-père, pour réjouir madame Lucrece, a fait conduire dans la petite cour du » palais, près de la porte d'entrée, plusieurs juments » chargées de ramées, et il a donné ordre qu'on lâchât » après elles des étalons de ses écuries, libres de tous